



L'histoire du temps présent

La Mémoire de la Shoah en débat

De Denis Scuto

L'an dernier, deux ouvrages qui portaient sur la question de l'évolution de la mémoire de la Shoah, ont été publiés pratiquement au même moment. Le premier fut écrit par l'historienne mondialement connue et reconnue comme spécialiste de la Shoah, Annette Wieviorka, le deuxième par un philosophe et spécialiste de la pensée et de la culture contemporaine, François Azouvi.

Dans „1945 – La Découverte“, Annette Wieviorka retrace le parcours de deux correspondants de guerre en avril-mai 1945 qui sont parmi les premiers à entrer dans les camps de concentration que découvrent les troupes alliées au fur et à mesure qu'elles avancent en territoire allemand. Le premier est américain, écrivain, journaliste et s'appelle Meyer Levin. Il est à la recherche de ce qui reste du monde juif. Le second est français, photographe de l'AFP et s'appelle Eric Schwab. Il recherche sa mère déportée. „Nous savions. Le monde en avait entendu parler. Mais jusqu'à présent aucun d'entre nous n'avait vu. C'était comme si nous avions pu, enfin, pénétrer à l'intérieur même des replis du coeur maléfique.“ „Into the vicious heart“, écrit Meyer Levin 1951 dans son livre „In search“.

Au volant de leur Jeep, ils pénètrent le 5 avril dans le camp d'Ohrdruf, un camp annexe de Buchenwald. Pour la première fois, il les voient, les cadavres vêtus de l'uniforme zébré, avec le numéro de matricule, étendus au sol, les crânes rasés. Ordre est donné de les laisser là où ils sont, le temps d'enquêter sur leur mort et les identifier peut-être. Les cadavres ne seront inhumés qu'une semaine plus tard, après la visite des généraux Eisenhower, Patton et Bradley. Eisenhower pâlit, Patton se retire derrière une baraque pour vomir. Autour de la découverte, il y a une intense médiatisation. Même si le nom ne nous est plus familier, ce sont ces premières photos et les actualités filmées d'Ohrdruf qui, avec celles de Bergen-Belsen, sont le plus diffusées, dans les cinémas du monde entier et dans les documentaires sur les camps: les images de cadavres décharnés, de „morts vivants“, de piles de morts entassés, de visites forcées de la population allemande des environs des camps. Ce fut la découverte de ce qu'on appelait „les atrocités nazies“, de cet „événement immense dont l'onde de choc n'a cessé d'ébranler la conscience mondiale“ (A. Wieviorka).

Cette opération de communication a généré auprès du public une image unifiée de tous les camps nazis: des lieux de mort de masse pour tous les internés, tous semblables. Une image qui n'est pas fautive, écrit Wieviorka, mais qui comme les différences entre les camps et entre les internés. Si les Juifs sont mentionnés, dans la presse et à la radio, leur sort n'apparaît pas fondamentalement différent que celui de tous les internés.

Ce n'est que dans les années 1980 que l'„Holocauste“ remplace „les camps“ dans l'imaginaire collectif. Auschwitz, qui ne fut pas médiatisé au printemps



Photo du camp de Leipzig-Thékla, prise par Eric Schwab. Il photographie les traces du massacre de prisonniers brûlés vifs par les SS le 19 avril 1945, veille de l'arrivée des troupes américaines, et un homme, assis sur un tabouret renversé, la tête entre les mains, prostré. Photo de couverture du livre d'Annette Wieviorka.

1945, remplace peu à peu Buchenwald – le deuxième camp dans lequel pénètrent Levin et Schwab en avril 1945. Auschwitz, comme l'exprime Wieviorka, „devient petit à petit dans les années 1980 la métonymie (*pars pro toto*) du génocide des Juifs et de tous les camps de l'univers concentrationnaire“.

Y a-t-il eu auparavant silence sur la Shoah? L'historienne souligne que, tout de suite après la guerre, tant les survivants du génocide que de l'univers concentrationnaire ont écrit des témoignages par centaines. Puis, la mémoire du génocide se serait limitée au petit monde des survivants. Jusqu'à ce que le procès Eichmann de 1961 et puis la série télévisée américaine Holocauste à la fin des années 1970 amène le revirement.

Le deuxième ouvrage, celui de François Azouvi, „Le Mythe du grand silence. Auschwitz, les Français, la mémoire“, brosse un autre tableau et contredit en partie celui d'Annette Wieviorka mais aussi d'un Serge Klarsfeld. „Le génocide n'a jamais été absent de la mémoire française“, écrit Azouvi, de nombreuses sources à l'appui. „Si les Français ont occulté Vichy, ils n'ont jamais occulté l'extermination des Juifs.“

Il montre qu'il n'y eut pas de silence sur l'extermination des Juifs, ni de la part des Juifs eux-mêmes, ni des Français, ni des milieux dont on pouvait attendre qu'ils préféreraient ne pas en parler, par manque de compréhension ou remords, comme les intellectuels catholiques. Azouvi cite des écrivains comme Mauriac et Claudel qui ont écrit après la guerre sur la singularité du génocide. Pour les intellectuels, pour l'opinion, dans la presse, il

était clair, dès l'immédiat après-guerre, qu'il ne pouvait avoir de comparaison entre le génocide des Juifs et les autres crimes commis par les nazis. C'est l'omniprésence de la Shoah dans l'espace public depuis vingt ans qui ferait naître aujourd'hui la fausse impression d'une absence, d'un silence dans les années d'après-guerre.

Azouvi voit plutôt une prise de conscience progressive et continue de la singularité du génocide, par cercles concentriques, d'abord dans l'opinion, puis dans l'espace public et enfin dans la sphère de l'Etat et de l'action politique.

Cette vue est plus nuancée, mais en même temps, Azouvi concède – comme Wieviorka, Klarsfeld et Rouso avant lui – qu'il a fallu un certain temps pour que le débat sur la mémoire pénètre dans l'espace public, avec des divergences de vue, des polémiques qui font émerger une mémoire collective plurielle. En France, d'après Azouvi, cette émergence fait suite non au procès Eichmann, mais plutôt au débat autour de la pièce de théâtre de Rolf Hochhuth, „Le Vicaire“ qui dénonce le silence de Pie XII sur l'extermination des Juifs. Mais il faudra encore vingt ans de plus pour voir des politiques publiques de réparation judiciaire, avec les procès Barbie, Touvier, Papon, trente ans pour des réparations symboliques avec le discours de Chirac 1995 sur la rafle du Vel' d'Hiv' et quarante ans pour des réparations financières avec la Commission Mattéoli.

Et la mémoire de la Shoah au Luxembourg? Aucune recherche approfondie n'a encore été entreprise pour en retracer l'histoire. Nadine Geisler s'est penchée sur le traitement de la Shoah dans

l'enseignement avec sa thèse de doctorat à l'Université du Luxembourg sur la „Holocaust-Education in der Luxemburger Schule“, qui n'est pas encore publiée. De premiers travaux de recherche d'étudiants d'histoire sont en cours sur la perception du Holocauste dans l'opinion, dans l'espace public et par l'Etat. Trop peu pour permettre un aperçu de la question. Comme l'a fait François Azouvi, il serait p.ex. utile d'étudier de façon détaillée la période de l'immédiat après-guerre jusqu'au début des années 1960, lorsque seront publiés les premiers articles de Paul Cerf sur la persécution des Juifs du Luxembourg. Juste un exemple: dans un article du 18 septembre 1945 dans l'„Escher Tageblatt“, autour d'un procès contre des criminels de guerre allemands, on peut déjà lire: „In Auschwitz wurden vorsätzlich tausende Personen in Gaskammern vergast. Von 45.000 Juden kamen nur 60 mit dem Leben davon.“

Benoît Majerus a souligné en 2012 dans un article de la „Hémécht“ que le Grand-Duché a mis encore plus longtemps que les pays voisins pour placer non pas la Résistance mais le Holocauste au centre de l'intérêt populaire et scientifique. Dans le „Rappel“, revue de la Ligue luxembourgeoise des prisonniers et déportés politiques, on trouve des articles sur le sort de la communauté juive dès les années 1950. Mais un fossé sépare quantitativement, jusque dans les années 1990, ces quelques articles à la masse de publications sur d'autres groupes de prisonniers et déportés.

Le même constat peut être fait sur l'assimilation du souvenir en matière de persécutions et l'effacement de la dimension juive de

celles-ci. Les titres du „Rappel“ ainsi que ceux référencés dans les catalogues de bibliothèques sous le mot-clé „déportation“ sont éloquentes. Beaucoup sinon la plupart des articles portant sur la „déportation“ mentionnent en fait la transplantation, la „Umsiedlung“ des familles luxembourgeoises à l'Est, mais non dans des camps de concentration. Le terme „déportation“ est employé pour la transplantation comme pour le transfert d'enrôlés de force luxembourgeois dans la Wehrmacht vers le front comme pour les convois de déportation acheminant les familles juives dans les ghettos et les camps d'extermination.

La conscience que des situations complètement différentes étaient amalgamées sous le concept de „déportation“ faisait longtemps défaut au Luxembourg. Seulement récemment, la nouvelle centralité de l'Holocauste dans la mémoire collective et la transformation du discours héroïque en un discours sur les victimes ont conduit à un revirement de la perception du sort des Juifs. Dans le documentaire „De Schwaarze Schnéi“ de 1985, un résistant dit à Alfred Oppenheimer, survivant d'Auschwitz, que eux, les Juifs, auraient fini dans les camps, 'juste' parce qu'ils étaient juifs et non pour avoir combattu pour une cause. Un tel commentaire ne figurerait plus aujourd'hui dans le scénario d'un documentaire sur l'univers concentrationnaire. L'évolution est bien cernée par François Azouvi: „A mesure que l'extermination des Juifs est apparue comme le paradigme du mal, la figure de la victime absolue, celle qui n'a contribué en rien à ce qui lui est arrivé, a acquis la première place dans notre échelle du martyr. Ou inversement! Quand on a commencé à se dire que peut-être celui qui est mort *pour rien* est plus digne encore de notre pitié que celui qui est mort pour une cause, alors le massacre de six millions de Juifs, dont un million et demi d'enfants, devient le symbole du mal absolu.“

Ce long chemin de la mémoire reste à explorer au Luxembourg. Qu'est-ce qui était dominant, le silence ou le témoignage, l'occultation ou la conscience de la Shoah? Nous trouverons alors peut-être la réponse aux questions suivantes: Pourquoi a-t-il fallu attendre jusqu'en 2015 avant que le Grand-Duc et le ministre d'Etat participent à une cérémonie de commémoration en l'honneur des victimes de la Shoah? Et jusqu'au 16 octobre 2016, pour que soit organisée par le gouvernement, 75 ans après les faits, une cérémonie commémorative du premier convoi de déportation des Juifs de Luxembourg à Litzmannstadt?



Lauschtert och dem Denis Scuto sai Feuilleton op Radio 100,7, all Donneschdeg um 9.25 Auer (Rediffusioun 19.20) oder am Audioarchiv op www.100komma7.lu.